

CHAPITRE 1

UN MILIEU ÉCLAIRÉ OUVERT SUR LE MONDE

UNE FAMILLE BOURGEOISE ET LIBÉRALE D'ALSACE

Nous sommes toujours les héritiers du lieu et du milieu où nous naissons, même si nous croyons que notre liberté nous permet de nous en affranchir. S'il n'y a pas de connaissance sans sujet connaissant, il n'y a pas d'art sans artiste, et l'artiste a une histoire, il est dans l'histoire avant, peut-être, de devenir historique. Même si l'engrais n'explique la fleur, son œuvre ne peut pas se comprendre et s'apprécier sans cette prise en compte de l'origine. Mais il convient de ne pas l'y enfermer, contrairement à une tradition tenace qui n'a pas permis de montrer la complexité et la profondeur du sculpteur.

L'origine d'Auguste Bartholdi, c'est l'Alsace, la « blonde Alsace », comme il la nomme parfois, cette terre qui a souffert des rivalités et des conflits entre la France et l'Allemagne. Bien qu'il ait essentiellement vécu à Paris dès son adolescence, sa vision du monde, qui imprègne ses œuvres, porte cette tension qu'il vécut intimement entre la patrie et l'Europe, entre le terroir et l'universel. Son identité alsacienne semble toujours à la recherche d'une identité plurielle, tendue vers l'Ailleurs et

l'Autre. Car Bartholdi se veut « citoyen du monde », une expression que l'on chérit dans le milieu familial, imprégné des valeurs des Lumières. Dans le *Voyage en Orient*, Lamartine déclare qu'« il n'y a pas d'homme plus complet que celui qui a beaucoup voyagé, qui a changé vingt fois la forme de sa pensée et de sa vie ». C'est bien le cas de Bartholdi. À une époque où on voyage peu et mal, il a exploré l'Égypte et le Yémen, il a traversé à diverses reprises l'Atlantique pour se rendre dans le Nouveau Monde où il a laissé des œuvres importantes, il a visité Londres et parcouru l'Italie, il aimait se réfugier en Suisse lorsque la tempête était trop forte. Son maître, Ary Scheffer, est né en Hollande et il a une passion pour la culture allemande. Le grand poète et fabuliste colmarien qui était très proche de son grand-père, Conrad Pfeffel, a écrit dans la langue de Goethe et, encore aujourd'hui, est plus connu de l'autre côté du Rhin qu'en France. Auguste participe de cette double appartenance culturelle et linguistique, et c'est peut-être pourquoi la guerre de 1870 et ses suites l'ont profondément meurtri.

Longtemps on a voulu qu'Auguste Bartholdi soit d'origine italienne. Une manière, inconsciente, de le tenir à distance de ce qui aurait pu l'apparenter à l'Allemagne ? Un effet du développement de l'italianisme en France à la fin du XIX^e siècle ? C'est, par exemple, Édouard Millaud, député du Rhône, qui se targue en 1922 de son amitié pour Bartholdi qu'il disait bien connaître : « Il est né à Colmar mais sa famille était originaire d'Italie. Quelqu'un de ses aïeux fut-il le contemporain de Michel-Ange et légua-t-il à ses enfants un peu de la flamme communiquée par le plus puissant des statuaires et qui ait animé la marche de son génie ? » L'erreur était commise de son vivant ! En témoigne la brochure *Les Contemporains célèbres*, publiée quelques mois avant sa mort ; le journaliste chargé de son portrait, qui pourtant a rencontré le sculpteur à son domicile (84, rue d'Assas), commence ainsi son papier : « Descendant d'une noblesse italienne... » On aimerait tant que Bartholdi soit le descendant de Michel-Ange ! Comme si le génie artistique n'avait que l'Italie de la Renaissance pour patrie. Le mythe d'une origine italienne d'Auguste Bartholdi est tenace et sévit encore aujourd'hui. À la page « Bartholdi » du site *Astro-Databank Wiki Project* mis à jour le 27 février 2017, on peut lire ceci : « The descendant of an

Italian family which had settled in France, he was raised by his mom after the death of his dad when he was two.» Dans un autre site censé être mieux informé, celui de la Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace, il est expliqué que «la famille Bartholdi, originaire d'Italie, semble-t-il, a d'abord essaimé en Suisse, puis en Allemagne, notamment à Francfort, d'où elle est venue en Alsace». Il est vrai que le premier biographe du sculpteur, en 1954, ne peut se détacher de l'idée selon laquelle «ses ancêtres lointains pourraient être venus d'Italie et s'être installés pour des raisons religieuses à Bussnang, dans le canton de Thurgovie». La voyelle qui termine son nom a induit en erreur beaucoup de commentateurs peu scrupuleux, mais aussi le fait qu'il est connu pour avoir été l'aide de camp du grand Garibaldi, l'unificateur de l'Italie, pendant la guerre franco-prussienne de 1870.

Or, c'est plutôt du côté des Allemands qu'il combattit que se trouvent ses racines. Par l'histoire de sa famille, Auguste Bartholdi avait tout pour devenir allemand. Intégralement alsacien, il incarne cet espace géopolitique si singulier, pris entre deux cultures, déchiré entre deux histoires, objet de convoitise, otage de guerres sans fin jusqu'en 1945.

C'est en 1760 que son arrière-grand-père, Gilles-François Bartholdi, pharmacien de Wissembourg, à la frontière de l'Allemagne, s'installe à Colmar. Il entend reprendre l'officine du père de sa seconde femme, Marie-Ursule Sonntag. Une pharmacie colmarienne qui existe encore aujourd'hui. Ils auront sept enfants. À Wissembourg, à la fin du règne de Louis XIV, s'était fixé Jean-Georges Bartholdi, après son remariage avec une fille de la ville, Marie-Dorothée Boell. Il y a exercé les fonctions de pasteur jusqu'à sa mort, en 1733. Les Bartholdi, du moins jusqu'à Auguste et son frère qui mettent fin à une tradition, se signalent par un engagement actif dans les instances de l'Église Réformée. Dans la lignée, Jean-Georges fait date. Il est en effet le premier à franchir la frontière alsacienne, venant du Hesse où son père tenait les rênes de la paroisse de Horinghausen. Il est surtout celui qui, né *Barthold*, fils de Guillaume Barthold, transforme son patronyme en *Bartholdi*, souvent écrit, au demeurant, avec un y final. Ses motivations nous échappent encore. Aucune origine italienne, donc, chez cette famille qui ne doit cette consonance trompeuse qu'au souci d'un de ses ancêtres de gommer

une histoire commencée, si l'on veut poursuivre en amont, dans le Palatinat. À Merrheim, on rencontre, à la fin du ^{xvi}^e siècle, un Veit Barthold, bourgeois, pasteur de son état, comme il se doit, après des études de théologie à Wittenberg et Iéna.

De leurs sept enfants, Gilles-François et son épouse n'en verront que trois parvenir à l'âge adulte, fatalité bien ordinaire à l'époque, qui frappe riches et pauvres. Leur aîné, Jean-Charles, docteur en médecine, né en 1756, maintient la tradition des Bartholdi qui veut que l'on accède aux affaires de la Cité. Il sera conseiller municipal de Colmar de 1804 à 1823. Il maintient une autre tradition d'implication dans le monde protestant en tant que membre du Consistoire de l'Église de la Confession d'Augsbourg. Philanthrope, homme de bien et homme de culture, il est l'ami du célèbre poète Théophile Conrad Pfeffel, dont il fera le masque mortuaire. La respectabilité et la notabilité s'acquièrent aussi par un mariage. C'est chose faite lorsque Jean-Charles épouse Catherine-Dorothée, la fille du *stettmeister* de Colmar, Étienne Meyer. Il s'installe alors dans la maison de la rue des Marchands, un hôtel particulier du ^{xv}^e siècle, où va désormais s'écrire l'histoire des Bartholdi. C'est là que naît son fils unique, en naît en 1791, baptisé Jean-Charles comme son père. C'est là aussi que viennent au monde les frères Charles et Auguste. Cette maison est devenue le musée Bartholdi.

Jean-Charles fils a 39 ans lorsqu'il se marie. Il avait dans un premier temps choisi de s'exiler à Paris, à la fin de l'Empire, pour rejoindre son oncle, Jacques-Frédéric, frère cadet de son père, dirigeant une importante entreprise de textiles, *Soehnée l'aîné & C^{ie}*. Mais en 1814, à l'abdication de Napoléon, il revient à Colmar et entreprend une carrière militaire dans un corps de lanciers dont il n'attend rien. Renonçant vite à l'armée, il semble mener la vie facile et mondaine d'un rentier qui gère le très riche patrimoine familial avec son vieux père.

Celui-ci aura la joie, juste avant de mourir, de voir son fils choisir de se ranger enfin. Il devient donc Conseiller de préfecture en 1830, grâce, notamment, à l'appui du comte Boubers, gendre de son oncle Jacques-Frédéric : « M. Bartholdi, proche parent de Madame de Boubers, est un des principaux propriétaires fonciers du département. Par sa position de fortune il n'a nul besoin d'un traitement, ce n'est donc pas

cela qu'il a recherché. Mais dévoué par conviction au système actuel du gouvernement, il désire avoir l'honneur de le servir de sa personne ».

De dix ans plus jeune que lui, sa femme, Charlotte Beysser, est aussi une héritière, née en 1801 à Ribeauvillé, ville alsacienne prospère. Son père en fut le maire, de 1810 à 1814, puis pendant les Cent Jours. Elle est cultivée et instruite, comme en témoignent ses cahiers scolaires qu'elle a pieusement conservés. Mélomane, pianiste, elle est aussi grande lectrice, lisant indifféremment en français et en allemand. La perspective de ce mariage l'enchanté. Elle le vit comme un acte d'amour plus que comme une posture sociale : « Car maintenant tout me paraît riant, sans me faire d'illusion que nous passerons des jours sans nuages, mais, cher ami, les chagrins, les contrariétés, les contretemps partagés entre deux personnes qui se chérissent sont bien faciles à supporter, au lieu que le bonheur devient une félicité pour deux cœurs aimants ».

Malgré sa vie déjà bien remplie, Jean-Charles est sincère lorsqu'il lui écrit des vers attendris et naïfs, comme celui-ci :

« Je suis bien votre serviteur,/Mon adorable Charlotte,/Vous souhaitant de tout mon cœur/Une bonne capote./Car le chemin/Qu'aurez demain/Sera plein de bise/Et je crains bien/Que l'aigle/Ne vous rende indécise./De par l'hymen et Cupidon,/Amie, je vous conjure/De vous fourrer jusqu'au menton/Dans une couverture/Car votre main/Qu'un froid soudain/Saisit et paralyse,/Me ferait bien un grand chagrin/Plus tard, à l'église. »

Tous les deux appartiennent à la bourgeoisie protestante et éclairée d'Alsace. Le mariage a lieu le 3 décembre 1829. Une petite boîte confectionnée pour ce mariage et donnée en souvenir aux convives se trouve dans l'armoire de l'appartement reconstitué de Paris, que l'on peut voir au musée Bartholdi de Colmar. Un mariage d'amour, ce qui n'était pas si fréquent à cette époque. L'avenir de la lignée semble assuré, pense-t-on. Ils s'installent 30, rue des Marchands. La maison familiale devient un lieu mondain qu'il est de bon ton de fréquenter. Un style de vie à l'image de l'idéal bourgeois et éclairé que va cultiver la Monarchie de Juillet qui commence.

Voici comment une cousine regarde la nouvelle vie de Charlotte : « Un charmant petit ménage l'occupe agréablement et un mari qui ne vit que pour elle prévient tous ses désirs ». Leur relation semble empreinte de simplicité et de tendresse. En témoigne la péroration charmante d'une lettre retrouvée : « J'aimerais bien te donner un baiser, dussé-je même sentir l'odeur du kanaster après ta moustache. Toute à toi... » Car Jean-Charles était grand fumeur, et c'est peut-être ce qui le perdra.

Paris, 18 janvier 1831. Lettre de Madame veuve Soehnée à son neveu, Jean-Charles Bartholdi, pour le féliciter de la naissance de son premier fils, Charles : « Je me figure, mon cher Monsieur Charles, que vous devez être parfaitement heureux, avec une aussi excellente femme que la vôtre, une jolie fortune et un fils bien portant. Comme nous sommes encore dans le mois de janvier, je fais des vœux pour que tous ces biens vous restent une soixantaine d'années ».

Des vœux généreux que la vie va vite démentir. En passant, elle lui demande s'il est « aussi Royaliste » qu'elle ! Elle l'est devenue en « 7 mois », assure-t-elle, « certaine que notre Roi Louis-Philippe et sa famille sont des gens de bonne foi et libéral par conviction ». Le régime de la Restauration (1814-1830), en effet, était détesté par les libéraux et les progressistes. L'avènement de la Monarchie de Juillet, avec l'accession au pouvoir des Orléans, branche cadette des Bourbons, est une libération. Une remarque : la triponctualité maçonnique s'affiche sous la signature. Un signe culturel qui en dit long sur l'état d'esprit de cette famille, traditionnellement républicaine et progressiste. Une tendance libérale qu'Auguste Bartholdi incarnera et revendiquera.

Colmar, 11 septembre 1834. Lettre de Charlotte à Jean-Charles Bartholdi, son mari : « Notre petit Auguste se remet parfaitement et j'ai prié M. le baron de t'en donner des nouvelles verbalement, afin que tu sois entièrement rassuré. Adieu, mon cher Charles. Ta toute affectionnée Charlotte. » Première mention dans une lettre de Frédéric Auguste Bartholdi, né le 2 août 1834 à Colmar. Une belle aventure familiale commence, sous les auspices bienveillants de la Fortune.

Et pourtant, c'est à « l'école du malheur » que le jeune couple doit se former. Le père de Jean-Charles meurt quelques mois après le mariage. Entre Charles et Auguste, deux enfants, un garçon et une fille, meurent

en bas âge. On peut lire sur la tombe du père d'Auguste : « Friedrich Auguste Bartholdi, Starb den 1 April 1832. Alt 6 Monat. Augustine Charlotte Bartholdi, Starb den 6 July 1833. Alt 1 Monat ». On condamne Auguste à porter le même prénom qu'un frère mort. Trois ans après la mort d'Augustine, c'est le mari de Charlotte qui est emporté par un cancer. Jean-Charles se savait-il malade dès son mariage ? S'il rédige un testament dès le 16 mai 1831, c'est, indique-t-il, qu'il se sent « atteint d'une maladie que je crois pouvoir devenir mortelle ». Une deuxième version de ce testament intervient le 27 avril 1834, juste avant la naissance d'Auguste, afin de modifier les conditions dans lesquelles il veut que soient administrées ses propriétés après sa mort. Il annule la disposition qui subordonnait la jouissance entière de ses biens par Charlotte à son non-remariage.

Une lettre de Charlotte à l'oncle Bartholdi de Paris révèle que c'est au cœur de l'été 1835, à la faveur d'une promenade vespérale, que Jean-Charles annonce à sa femme le drame qui risque de les séparer à jamais : « [...] tout à coup, il me dit tout inopinément : “Charlotte, tu te plais tant ici, ne voudrais-tu pas essayer de te promener toute seule. Dans ce bas monde, il faut se préparer et s'attendre à tout. Apprends, je te prie, à te suffire”. Je fus glacée de sa réflexion. Cependant, je le priai instamment de ne plus sortir le soir. Je croyais remarquer le malaise qu'il éprouvait, et il fallait le deviner car il ne se plaignait jamais. Quinze jours après, il tomba malade. Ce fut la dernière des plus belles soirées de ma vie ». Longtemps après, Charlotte se persuadera que son mari aurait pu être sauvé s'il n'avait été « la victime d'une nouvelle médecine mal appliquée ». Le 16 août 1836, le cancer emporte Jean-Charles. Charlotte entre dans un veuvage qui va durer plus d'un demi-siècle. Son mariage n'a duré que six ans.

Auguste n'a que 2 ans et Charles 5 ans. Une famille brisée. Charlotte est désormais seule à gérer le patrimoine familial. Elle veille avec sûreté sur les biens et les gens employés dans les champs et les vignes qui constituent le fonds de leurs ressources. C'est elle désormais qui « donne audience » aux paysans venus lui soumettre des questions liées aux vendanges ou au regain des prés. Charlotte est également seule, à présent, à devoir assumer l'éducation de ses deux fils. Comme elle n'est

pas du genre à laisser le destin décider à sa place, elle veut leur donner le meilleur. Elle s'y adonne avec passion, comme s'il s'agissait de la réalisation d'une promesse sacrée qu'elle avait faite à Jean-Charles. Le jeudi 17 août 1854, elle note dans son carnet intime :

« Aujourd'hui, il y a dix-huit ans que Bartholdi a quitté ce monde. Dieu seul connaît à quel point je chérissais celui qui pendant sept années m'avait rendue si heureuse. Il m'a dit d'essayer à vivre quand il n'y serait plus. Fidèle à la promesse que je lui fis, j'ai essayé de vivre sans lui pour élever deux monuments vivants à sa mémoire. Depuis dix-huit ans, toutes mes pensées, toutes mes actions n'étaient tournées que vers ce but. »

Elle apprend à connaître, à apprivoiser et à conduire leurs deux personnalités, qui peu à peu vont s'inverser. Dans une lettre de novembre 1836 adressée à son confident, qui n'est autre que l'oncle de son défunt, l'homme d'affaires Jacques-Frédéric, elle considère que l'aîné, Charles, est doté de toutes les qualités psychologiques et intellectuelles requises pour en faire un homme accompli et sociable. Le problème viendrait plutôt du cadet, Auguste, qui fait montre d'un caractère très indépendant :

« Il a le corps très fort et très robuste, il a le teint, les yeux et les cheveux tout noirs. C'est un très bon enfant, très caressant et ses facultés sont assez développées pour son âge, mais son caractère demande à être mené un peu autrement que l'aîné, ce sera même un peu plus difficile. Cet enfant me paraît porter en lui le germe d'un homme à caractère ferme et résolu dans ses actions; à son âge, ce germe se nomme quelquefois de l'entêtement. »

Ce n'est pas si mal pressenti ! Auguste, quel que soit son talent, n'aurait jamais pu devenir ce qu'il est devenu s'il n'avait fait preuve de volonté, de ténacité, voire de combattivité. La statuaire publique, c'est un sport de combat. Les enjeux politiques et financiers sont tels qu'il est indispensable que l'artiste soit aussi un lutteur et un réalisateur.